



Philip K.
DICK
Dr
BloodMONEY

J'AI
LU

DR BLOODMONEY

Du même auteur
aux Éditions *J'ai lu*

- Loterie solaire, *J'ai lu* 547
Simulacres, *J'ai lu* 594
À rebrousse-temps, *J'ai lu* 613
Les clans de la lune alphanes, *J'ai lu* 879
La vérité avant-dernière, *J'ai lu* 910
Les machines à illusions, *J'ai lu* 1067
L'œil dans le ciel, *J'ai lu* 1209
Le dieu venu du centaure, *J'ai lu* 1379
Message de Frolix 8, *J'ai lu* 1708
Blade Runner, *J'ai lu* 1768
Coulez mes larmes, dit le policier, *J'ai lu* 2451
Le temps désarticulé, *J'ai lu* 4133
Les chaînes de l'avenir, *J'ai lu* 10481
Le profanateur, *J'ai lu* 10548
Les pantins cosmiques, *J'ai lu* 10567
Confessions d'un barjo, *J'ai lu* 10591
Le maître du Haut Château, *J'ai lu* 10636
Les marteaux de Vulcain, *J'ai lu* 10685
Ô nation sans pudeur, *J'ai lu* 10748
Docteur Futur, *J'ai lu* 10759
Le bal des schizos, *J'ai lu* 10767
Les joueurs de Titan, *J'ai lu* 10818
Glissement de temps sur Mars, *J'ai lu* 10835
Brèche dans l'espace, *J'ai lu* 10959
Les machines à illusions, *J'ai lu* 11134
Le guérisseur de cathédrales (*suivi de Nick et le Glimmung*),
J'ai lu 11220
En attendant l'année dernière, *J'ai lu* 11119
Electric Dreams, *J'ai lu* 12175
Au bout du labyrinthe, *J'ai lu* 13409

En nouveaux Millénaires

L'Exégèse, tomes 1 et 2

Ubik

PHILIP K. DICK

DR BLOODMONEY

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Bruno Martin



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original
DR BLOODMONEY,
OR HOW WE GOT ALONG AFTER THE BOMB

© Philip K. Dick, 1965
© Laura Coelho, Christopher Dick et Isa Hackett, 1993

Pour la traduction française
© Club du Livre d'Anticipation, 1970

1

Tôt par ce matin lumineux, doré, inondé de soleil, Stuart McConchie balayait le trottoir devant *Modern TV, Vente et Service après-vente*. Il entendait ronronner les voitures dans Shattuck Avenue et cliqueter les hauts talons des secrétaires qui se hâtaient vers leur bureau ; il percevait toute l'agitation, toutes les bonnes odeurs d'une nouvelle semaine, une époque neuve pour la réussite d'un bon vendeur. Il songeait au café et au petit pain chaud qu'il prendrait pour son second petit déjeuner, vers dix heures. Il évoquait les clients qu'il avait persuadés de revenir pour un achat ferme, peut-être tous ce même jour, et à son carnet de ventes qui déborderait comme la fameuse coupe de la Bible. Tout en balayant, il fredonnait une chanson du nouveau disque de Buddy Greco et il imaginait ce que l'on pouvait éprouver à être célèbre, à être un chanteur de renommée mondiale que tout le monde payait pour entendre dans des endroits comme *Harrah's* à Reno ou dans les boîtes de nuit ruineuses de Las Vegas, que Stuart n'avait jamais visitées, mais dont il avait tant entendu parler.

Il avait vingt-six ans et il lui était arrivé, tard certains vendredis soir, de prendre l'autoroute à dix voies de Berkeley à Sacramento, puis, en franchissant les Sierras,

jusqu'à Reno où l'on trouvait le jeu et les filles. Il travaillait pour Jim Fergesson, le propriétaire de *Modern TV*, au fixe et à la commission et, comme il était bon vendeur, il gagnait bien sa vie. D'ailleurs, on était en 1981 et les affaires ne marchaient pas mal. Encore une année qui prenait un bon départ, et pendant laquelle l'Amérique grandirait et se renforcerait encore, tandis que s'accroîtraient les biens de tout le monde.

M. Crody, le bijoutier, qui se rendait à sa boutique, de l'autre côté de Shattuck Avenue, le salua.

À neuf heures passées de quelques minutes, tous les magasins et tous les bureaux ouvraient les uns après les autres. Même le Dr Stockstill, psychiatre et spécialiste des troubles psychosomatiques, venait d'arriver, la clé à la main, prêt à poursuivre ses travaux lucratifs dans la bâtisse de verre que la compagnie d'assurances avait construite avec une petite partie de ses excédents financiers. Le Dr Stockstill avait garé sa voiture de marque étrangère au parking ; il avait les moyens de payer cinq dollars par jour. Et voici qu'arrivait sa secrétaire, une grande et jolie fille aux longues jambes, qui dépassait le médecin de toute une tête. Et... mais oui, tandis que Stuart observait la scène, appuyé sur son balai, le premier cinglé de la journée se glissait déjà furtivement, l'air coupable, vers le cabinet du psychiatre.

Un monde de cinglés, songeait Stuart en l'observant. C'est pour ça que les psychiatres font fortune ! Moi, si j'allais en consulter un, j'entrerais et je sorterais par la porte de derrière. Personne ne me verrait pour se payer ma tête. Il y en a peut-être qu'on ne voit pas si le docteur a une porte de derrière ? Pour les plus gravement atteints, ou plutôt, se reprit-il, pour ceux qui ne tiennent pas à se donner en spectacle. Je veux dire pour ceux qui ont tout simplement un problème, qui s'inquiètent

par exemple de l'Intervention policière à Cuba et qui ne sont pas du tout cinglés, mais seulement... inquiets.

Et il était lui-même inquiet, car il y avait encore de fortes chances qu'on l'appelle sous les drapeaux pour la guerre de Cuba qui s'était une fois de plus figée dans les montagnes, malgré les nouvelles petites bombes antipersonnel qui allaient démolir les faces de citron graisseuses jusque dans les abris les plus profonds. Bien sûr, il n'en faisait pas personnellement reproche au Président... Ce n'était pas sa faute si les Chinois avaient décidé de respecter leur pacte. Seulement, voilà ! Presque personne ne revenait de la guerre contre les faces de citron sans avoir les os infectés par les virus. Un combattant de trente ans ressemblait à son retour à une momie desséchée qu'on aurait laissée accrochée à tous les vents pendant un siècle... Et Stuart McConchie se voyait mal repartir après ça dans la vente des récepteurs stéréo, reprendre ses occupations de vendeur au détail.

« Bonjour, Stu ! » lança une voix féminine.

Il sursauta. C'était la petite serveuse aux yeux noirs de chez Edy, le marchand de bonbons.

« Déjà en train de rêvasser ? ajouta-t-elle en souriant tandis qu'elle passait sur le trottoir.

— Fichtre non ! » répondit-il en balayant avec une vigueur nouvelle.

De l'autre côté de la rue, le furtif patient du Dr Stockstill, un homme qui dégageait une sombre impression, avec ses cheveux et ses yeux noirs malgré son teint pâle, étroitement enveloppé dans un grand manteau couleur de nuit, s'était immobilisé pour allumer une cigarette et inspecter les alentours. Stuart distingua le visage creusé de l'homme, ses yeux fixes et sa bouche, surtout sa bouche. Elle était pincée et pourtant la chair en était molle, comme si la pression,

la tension de cette zone, avait depuis longtemps broyé les dents et la mâchoire. Ce visage malheureux en conservait la marque, aussi Stuart détourna-t-il le regard.

Est-ce donc ainsi quand on est cinglé ? Usé, corrodé comme cela, comme si on était dévoré par... Il ne savait quoi. Le temps, ou l'eau peut-être ? Quelque chose de lent, mais qui ne s'arrêtait jamais. Il avait déjà remarqué cet état de dégradation en observant les allées et venues des patients du psychiatre, mais jamais aussi avancé, jamais aussi complet.

Le téléphone sonna à l'intérieur de *Modern TV* et Stuart se rua dans le magasin. Quand il reporta les yeux sur la rue, l'homme en noir avait disparu et de nouveau le jour reprenait son éclat, ses promesses et ses parfums de beauté. Stuart frissonna en ramassant son balai.

Je connais cet homme. J'ai vu sa photo ou alors il est venu au magasin une fois. C'est un client – un ancien, peut-être même un ami de Fergesson – ou alors c'est une personnalité célèbre.

Pensif, il continua à balayer.

« Une tasse de café ? Du thé ? Un Coca ? » proposa le Dr Stockstill à son nouveau malade. Il lut le petit bristol que Mlle Purcell avait posé sur son bureau. « Monsieur Tree, dit-il à voix haute, seriez-vous apparenté à cette fameuse famille de littérateurs anglais ? Iris Tree, Max Beerbohm... »

D'une voix marquée par un lourd accent, M. Tree déclara : « Ce n'est pas mon véritable nom, vous savez. Je l'ai inventé quand j'ai parlé à votre secrétaire... »

Il paraissait irritable, impatient. Le Dr Stockstill lui adressa un regard perplexe.

« Je suis célèbre dans le monde entier, reprit M. Tree. Je m'étonne que vous ne me reconnaissiez pas. Ou bien vous ne sortez jamais ou je ne sais quoi... » Il passa une main tremblante dans ses longs cheveux noirs. « Ils sont des milliers, peut-être même des millions à me haïr, à souhaiter ma mort. Alors, il faut bien que je prenne des mesures ; je suis obligé de me donner un nom d'emprunt. »

Il s'éclaircit la gorge et se mit à tirer rapidement sur sa cigarette. Il la tenait à l'européenne, le bout allumé à l'intérieur de la main, presque à toucher la paume.

Oh, mon Dieu, songea le psychiatre. Je le reconnais ! C'est le physicien Bruno Bluthgeld. Et il a raison : ils sont nombreux ici comme en Orient à vouloir lui mettre la main dessus pour lui faire payer son erreur de calcul en 1972, et les terribles retombées radioactives après l'explosion à grande altitude qui ne devait faire de mal à personne. Les chiffres de Bluthgeld l'avaient démontré à l'avance !

« Préférez-vous que je sache qui vous êtes ? demanda le Dr Stockstill. Ou vous considère-t-on simplement comme monsieur Tree ? À vous de choisir. Pour moi, c'est égal.

— Continuons comme nous avons commencé, grinça M. Tree.

— D'accord. »

Le Dr Stockstill s'installa confortablement et fit gratter sa plume sur le papier de son bloc. « Je vous écoute.

— Est-ce que l'incapacité de monter dans un autobus ordinaire – vous savez bien, avec une douzaine d'inconnus à bord – peut avoir une signification quelconque ? » M. Tree le regardait avec intensité.

« C'est possible, dit Stockstill.

— J'ai l'impression qu'ils m'observent.

— Pour une raison particulière ?

— Parce que je suis défiguré », répondit M. Tree.

Lentement, le Dr Stockstill parvint à lever les yeux pour scruter son patient. Il vit un homme d'âge moyen, plutôt trapu, avec des cheveux noirs et une barbe de quelques jours assortie sur une peau d'une blancheur anormale. Il vit des cernes de fatigue et de tension nerveuse autour des yeux de l'homme ; il lut leur expression, leur désespoir. Le physicien avait l'épiderme malade, il avait besoin d'une coupe de cheveux et tout son visage reflétait le souci qui le rongait... mais il n'était nullement « défiguré ». En dehors du stress qu'elle trahissait, sa physionomie était très ordinaire ; au sein d'un groupe, elle n'eût pas retenu l'attention.

« Vous voyez les taches ? » demanda M. Tree d'une voix rauque. Il désignait du doigt ses joues, sa mâchoire. « Les vilains stigmates qui m'isolent de tout le monde ?

— Non, répondit Stockstill, acceptant le risque de parler franchement.

— Ils sont là, insista M. Tree. Bien sûr, ils sont à l'intérieur de la peau. Mais les gens les remarquent quand même, et ils me regardent. Je ne peux plus prendre l'autobus, ni aller au restaurant ou au théâtre. Je ne peux plus mettre les pieds à l'opéra de San Francisco, assister à un ballet, écouter un orchestre symphonique. Je ne peux même plus aller dans une boîte écouter des chanteurs de folk. Si je réussis à y entrer, je dois ressortir aussitôt à cause des regards. Et des remarques.

— Racontez-moi ce que disent les gens. »

M. Tree resta silencieux.

« Vous l'avez dit vous-même, reprit Stockstill, vous êtes connu du monde entier... N'est-il pas naturel que

les gens échangent des propos lorsqu'une célébrité mondiale vient s'asseoir parmi eux ? N'en est-il pas ainsi depuis des années ? Et comme vous l'avez signalé, vos travaux ont soulevé des controverses, de l'hostilité... et peut-être entend-on parfois une remarque désobligeante. Mais quiconque est sur la scène mondiale...

— Ce n'est pas ça ! culpa M. Tree. Cela, je m'y attends ; j'écris dans les journaux, on me voit à la télé, alors je m'y attends, je sais. Ceci... concerne ma vie privée. Mes pensées les plus intimes. » Il scruta Stockstill et reprit : « Ils lisent mes pensées et me parlent de ma vie privée, dans tous ses détails. Ils ont accès à mon cerveau. »

Paranoïa sensitiva. Bien sûr, il faudrait procéder à des tests... notamment ceux de Rorschach. Il pourrait s'agir d'une schizophrénie insidieuse à un état avancé ; ce sont peut-être les phases ultimes d'un processus maladif d'origine congénitale. Ou bien...

« Il y a des gens qui voient plus nettement les taches de mon visage et lisent mes pensées intimes plus clairement que d'autres, poursuivit M. Tree. J'ai observé toute une gamme de capacités... Certains s'en rendent à peine compte alors que d'autres semblent distinguer instantanément l'ensemble de mes différences, de mes stigmates. Par exemple, au moment où j'approchais de votre cabinet, il y avait un Noir qui balayait de l'autre côté de la rue... Il a interrompu son travail pour se concentrer sur moi, mais, naturellement, il était trop loin pour ricaner. Qu'importe, il a vu. C'est typique des gens des classes inférieures. Je l'ai remarqué. Plus fréquent que chez les gens instruits ou cultivés.

— Je me demande pourquoi, intervint Stockstill, qui prenait des notes.

— Il est probable que vous le sauriez si vous aviez la moindre compétence. La femme qui vous a recommandé à moi m'a affirmé que vous êtes d'une intelligence exceptionnelle. » M. Tree le dévisageait comme s'il n'en avait perçu aucune trace jusqu'alors.

« Je pense qu'il vaudrait mieux que vous me fournissiez quelques renseignements généraux sur vous, dit Stockstill. Je vois que c'est Bonny Keller qui m'a recommandé à vous. Comment va-t-elle ? Je ne l'ai pas vue depuis avril dernier... Son mari a-t-il quitté son boulot à l'école primaire rurale, comme il en parlait ?

— Je ne suis pas ici pour discuter de George et de Bonny Keller, dit M. Tree. Je suis terriblement bousculé, docteur. Ils peuvent décider d'achever de me détruire d'un moment à l'autre. Il y a si longtemps qu'ils me harcèlent... » Il changea de sujet. « Bonny pense que je suis malade et j'ai le plus grand respect pour elle. » Sa voix était basse, presque inaudible. « Alors, j'ai dit que je viendrais vous voir... au moins une fois.

— Les Keller habitent-ils toujours West Marin ? »

M. Tree fit un signe affirmatif.

« J'y ai une maison de campagne, dit Stockstill. Je suis un fana de la voile. Chaque fois que cela m'est possible, je vais à Tomales Bay. Avez-vous déjà fait de la voile ?

— Non.

— Donnez-moi votre lieu et votre date de naissance.

— Budapest, 1934 », répondit M. Tree.

Le Dr Stockstill, par d'habiles questions, entreprit d'obtenir point par point le détail de la vie passée du malade. C'était indispensable pour ce qu'il avait à faire : d'abord le diagnostic, puis, si possible, la guérison. Analyse et thérapie. Un homme connu du

monde entier qui souffrait de l'illusion que des inconnus le dévisageaient... Comment, dans un tel cas, séparer la vérité de l'illusion ? Selon quels critères les distinguer ?

Il serait si facile de voir là un cas pathologique. Si facile... et si tentant. Un homme tant détesté... D'ailleurs je suis du même avis qu'eux, que ceux dont Bluthgeld – ou plutôt Tree – me parle. Après tout, moi aussi je fais partie de la société, de la civilisation que menacent les grandioses et extravagantes erreurs de calcul de cet homme. Mes propres enfants auraient pu subir ces brûlures – cela pourrait même encore arriver. Parce que cet homme a eu l'arrogance de croire qu'il ne pouvait se tromper !

Mais il y avait encore autre chose. À l'époque, Stockstill avait eu l'impression que l'homme avait quelque chose d'anormal ; il l'avait observé pendant les interviews à la télé, il l'avait écouté parler, débiter ses discours anticommunistes échevelés... et il en avait provisoirement conclu que Bluthgeld éprouvait envers les gens une haine profonde, assez enracinée et généralisée pour qu'il souhaite, à l'un des niveaux de son inconscient, commettre une erreur, mettre en péril la vie de millions d'individus.

Rien d'étonnant que le directeur du FBI, Richard Nixon, se fût élevé avec tant de force contre « les militants-anticommunistes-amateurs des hautes sphères de la science ». D'ailleurs, Nixon s'était alarmé bien avant la faute tragique de 1972. Des éléments paranoïaques ainsi que des illusions messianiques et une certaine mégalomanie avaient été mis en évidence chez Bluthgeld. Nixon, bon juge d'hommes, les avait remarqués, de même que bien d'autres personnes.

Et, de toute évidence, ils avaient eu raison.

« Je suis venu en Amérique pour échapper aux agents communistes qui voulaient m'assassiner, expliquait M. Tree. Ils étaient déjà à mes trousses... de même que les nazis, naturellement. Ils sont toujours à ma poursuite.

— Je vois, dit Stockstill, continuant d'écrire.

— Ils me traquent toujours, mais en fin de compte ils échoueront, déclara M. Tree d'un ton rauque en allumant une nouvelle cigarette. Car Dieu est avec moi. Il connaît ma situation et c'est souvent qu'il m'a parlé et m'a donné la tactique indispensable pour rester en vie malgré mes poursuivants. Je travaille maintenant à Livermore, sur un nouveau projet dont les résultats seront définitifs pour notre ennemi. »

Notre ennemi. Qui est notre ennemi... sinon vous, monsieur Tree ? Vous qui êtes assis là à me dévider vos visions de paranoïaque ? Comment avez-vous jamais obtenu la position élevée que vous occupez ? Qui a la responsabilité de vous avoir conféré pouvoir sur la vie d'autrui... et de vous laisser ce pouvoir même après le fiasco de 1972 ? Vous – et ces responsables – les voilà, nos ennemis !

Toutes nos craintes à votre sujet se confirment. Vous avez le cerveau dérangé... comme le prouve votre présence ici. N'est-ce pas ? Non, ce n'est pas une preuve et je ferais peut-être mieux de me récuser. Il est peut-être malhonnête de ma part de m'occuper de vous. Étant donné mes sentiments... je ne saurais adopter à votre égard une attitude détachée, désintéressée ; je ne peux rester scientifique de bonne foi et par conséquent mon analyse et mon diagnostic peuvent très bien se révéler erronés.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi ? demanda M. Tree.

— Je vous demande pardon ? murmura Stockstill.

— Seraient-ce mes stigmates qui vous répugnent ?

— Non... non, protesta Stockstill. Ce n'est pas cela.

— Mes pensées, alors ? Vous étiez en train de les lire et leur nature dégoûtante vous amène à regretter que je vous aie consulté ? » M. Tree se leva brusquement et se dirigea vers la porte du cabinet. « Bonne journée !

— Attendez, dit Stockstill en lui emboitant le pas. Finissons-en au moins avec les éléments biographiques. Nous avons à peine commencé. »

M. Tree le considéra un moment, puis déclara : « J'ai confiance en Bonny Keller ; je connais ses opinions politiques... Elle n'est en rien mêlée à la conspiration communiste internationale qui vise à me supprimer à la première occasion. »

Il se rassit, un peu plus calme. Mais il donnait l'impression de rester sur ses gardes. Il ne se permettrait pas un instant de décontraction en présence de Stockstill : ce dernier s'en rendait compte. Il ne s'ouvrirait pas, il ne se révélerait pas en toute sincérité. Il continuerait d'entretenir des soupçons... *Et peut-être à juste titre.*

Quand il gara sa voiture, Jim Fergesson, le propriétaire de *Modern TV*, s'aperçut que son vendeur Stuart McConchie, appuyé sur son balai devant la boutique, ne balayait pas, mais se contentait de rêvasser.

Puis, suivant la direction de son regard, il constata que le vendeur n'était distrait ni par la vue d'une jolie fille ni par une voiture un peu originale – Stu aimait les filles et les bagnoles, ce qui était parfaitement normal –, mais qu'il examinait les malades qui entraient dans le cabinet du médecin de l'autre côté de la rue. Ce qui n'était pas du tout normal.

En quoi cela pouvait-il intéresser McConchie ?

« Écoute, lui dit Fergesson en se hâtant vers l'entrée du magasin. Arrête ! Un jour, tu seras peut-être malade, et je me demande si ça te plairait beaucoup qu'un crétin te regarde comme ça quand tu iras chez le toubib ?

— Non ! rétorqua Stuart en tournant la tête. Ce n'est pas ça. J'ai seulement vu une personnalité importante entrer chez lui, et je n'arrive pas à me rappeler qui c'est.

— Il n'y a qu'un névrosé pour étudier les autres névrosés », déclara Fergesson. Il pénétra dans le magasin et se rendit à la caisse pour la garnir de billets et de monnaie pour la journée.

En tout cas, attends seulement de voir qui j'ai embauché comme dépanneur de télés. Alors tu pourras écarquiller les yeux !

« Écoute-moi, McConchie, dit-il. Tu sais, le même sans bras ni jambes qui passe sur son truc à roulettes ? Ce phocomèle qui n'a que de minuscules moignons parce que sa mère prenait cette fameuse drogue des années 1960 ? Celui qui traîne toujours par ici parce qu'il veut devenir dépanneur télé ? »

Stuart, planté avec son balai, répondit : « Je parie que vous l'avez embauché.

— Ouais, hier, pendant que tu faisais ta tournée.

— C'est mauvais pour les affaires, dit McConchie au bout d'un moment.

— Pourquoi ? Personne ne le verra, il restera en bas dans l'atelier de réparation. De toute façon, il faut bien donner du boulot à ces gens-là. Ce n'est pas leur faute s'ils n'ont ni bras ni jambes, c'est celle des Allemands. »

Après un nouveau silence, Stuart répondit : « D'abord, vous m'embauchez, moi, un nègre, et maintenant un phoco. Y a pas à dire, Fergesson, vous cherchez à bien faire ! »

Fergesson sentit monter la colère. « Non seulement je cherche, mais j'agis. Je ne rêve pas comme toi. Je suis un homme qui prend ses décisions et agit en conséquence. » Il alla ouvrir le coffre-fort de la boutique. « Il s'appelle Hoppy. Il viendra demain matin. Tu devrais le voir manier des trucs avec ses mains électroniques, c'est une merveille de la science moderne.

— Je l'ai vu, dit Stuart.

— Et ça te gêne ? »

Stuart s'agita nerveusement. « C'est... c'est pas naturel !

— Écoute bien ! Tâche de ne pas te foutre de ce gosse ! Si je t'y prends, toi ou un autre vendeur, ou n'importe lequel de mes employés...

— C'est bon, murmura Stuart.

— Tu t'ennuies, reprit Fergesson, et l'ennui est un mauvais signe qui veut dire que tu ne t'emploies pas au maximum. Tu mollis, et pendant des heures que tu me dois ! Si tu travaillais dur, tu n'aurais pas le temps de t'appuyer sur ton balai pour plaisanter dans le dos des malheureux qui vont chez le médecin. Je t'interdis de te planter sur le trottoir à l'avenir. Et si je t'y reprends, je te vide !

— Ô Seigneur. Ce qu'il faut entendre ! Alors, comment pourrai-je aller et venir ? Et manger ? Comment j'entrerai dans la boutique, hein ? À travers le mur ?

— Tu peux aller et venir, accorda Fergesson, mais tu n'as pas le droit de traîner. »

Avec un regard sombre, Stuart McConchie protesta. « Ah, bon sang ! »

Mais Fergesson ne faisait plus attention à son vendeur, il préparait les cartons et dépliants publicitaires pour la journée.

Le phocomèle Hoppy Harrington arrivait en général à *Modern TV* vers onze heures du matin. Il roulait jusque dans la boutique, immobilisait son chariot près du comptoir et, si Jim Fergesson était là, lui demandait la permission de descendre regarder travailler les deux dépanneurs. Cependant, quand le patron était absent, Hoppy abandonnait et partait assez rapidement, sachant bien que les vendeurs ne lui permettraient pas de descendre ; ils riaient de lui, ils le « chambraient ». Peu lui importait. Du moins, autant qu'en puisse juger Stuart McConchie, il s'en fichait.

Mais en fait, Stuart se rendait compte qu'il ne comprenait pas Hoppy. Hoppy et son visage aigu aux yeux brillants, sa façon de parler vive, nerveuse, qui tournait souvent au bégaiement. Il ne le comprenait pas du point de vue *psychologique*. Pourquoi Hoppy désirait-il réparer des postes de télé ? Qu'est-ce que cela avait de si intéressant ? À la manière qu'avait le phoco de tourner autour de la boutique, on aurait dit que c'était le plus beau de tous les métiers. En réalité, la réparation, c'était dur, sale, et ça ne payait pas lourd. Mais Hoppy était bien décidé à devenir dépanneur télé ; il avait d'ailleurs réussi, à présent, car Fergesson était résolu à faire ce qu'il fallait pour tous les groupes

minoritaires du monde. Fergesson était membre de l'Union Américaine pour les Libertés Civiles, de la NAACP et de la Ligue de Soutien aux Handicapés... Cette dernière association n'étant guère – selon Stuart – qu'un groupe politique international, constitué en vue de fournir des situations de tout repos à toutes les victimes de la médecine et de la science modernes, par exemple la multitude des martyrs de la Catastrophe Bluthgeld en 1972.

Dans ce cas-là, que suis-je, moi ? se demandait Stuart, assis dans le bureau à l'étage, pour mettre à jour son carnet de commandes. *Je veux dire maintenant qu'il y a un phoco qui travaille ici... Cela revient à faire de moi un monstre tout comme si j'avais été irradié, comme si d'avoir la peau teintée était un genre primitif de brûlure radioactive.* Y réfléchir le rendait triste.

En un temps, tous les peuples de la Terre étaient blancs, puis un couillon a fait péter une bombe à grande altitude, disons il y a dix mille ans. Alors, certains d'entre nous ont été brûlés et c'est devenu permanent, les gènes en ont été affectés. Et voilà où nous en sommes aujourd'hui.

Un autre vendeur, Jack Lightheiser, vint s'asseoir à la table en face de lui et alluma un Corona.

« Il paraît que Jim a embauché le même avec ses roulettes, dit-il. Tu sais pourquoi, n'est-ce pas ? Pour la publicité ! Les journaux de science-fiction vont en faire tout un plat. Jim adore voir son nom dans le journal. C'est très astucieux, quand on y pense. Le premier détaillant d'East Bay à employer un phoco ! »

Stuart grogna.

« Jim se fait de lui-même une image idéalisée, poursuivit Lightheiser. Ce n'est pas qu'un commerçant, c'est un Romain des temps modernes, il a l'esprit de

civisme. Après tout, il est instruit... il a un doctorat de Stanford.

— Cela n'a plus aucune valeur », intervint Stuart qui avait lui-même obtenu en 1975 un doctorat de l'université de Californie... Pour ce que cela lui avait rapporté !

« Ça en avait encore à l'époque, insista Lightheiser. Il l'a eu en 1947, grâce aux facilités qu'on accordait aux anciens combattants pour terminer leurs études. »

Au-dessous d'eux, devant la porte de *Modern TV*, un chariot apparut. Au centre, devant le tableau de commande, était installée une mince silhouette. Stuart grogna de nouveau et Lightheiser le regarda.

« C'est un emmerdeur, déclara Stuart.

— Il ne le sera plus quand il commencera à travailler. Ce petit, c'est tout cerveau, et presque pas de corps. Et il est puissant, son intellect. En plus, il a de l'ambition. À peine dix-sept ans, et tout ce qu'il désire, c'est bosser ! Bon Dieu ! Quitter l'école et travailler ! Je trouve ça admirable. »

Ils observèrent tous les deux Hoppy sur son chariot. L'infirmier roulait vers l'escalier qui descendait à l'atelier de réparation.

« Les gars d'en bas sont-ils déjà au courant ? demanda Stuart.

— Bien sûr. Jim les a avertis hier soir. Ils prennent ça avec philosophie. Tu connais les dépanneurs... Ils râlent, mais cela ne veut rien dire. D'ailleurs, ils râlent tout le temps. »

En entendant la voix du vendeur, Hoppy leva brusquement la tête et leur fit face, avec son visage étroit et triste. Ses yeux étincelaient.

Il demanda en bégayant : « Hé ! Est-ce que monsieur Fergesson est ici ?

— Non, répondit Stuart.

— Monsieur Fergesson m'a embauché, déclara le phoco.

— Ouais », répondit Stuart.

Ni lui ni Lightheiser ne bougèrent ; ils restèrent assis à leur bureau, à regarder le phoco.

« Est-ce que je peux descendre ? » demanda Hoppy.

Lightheiser haussa les épaules.

« Je vais prendre un café, dit Stuart en se levant. Je reviens dans dix minutes. Tu surveilles pour moi, d'accord ?

— Bien sûr ! » répondit Lightheiser en tirant sur son cigare.

Quand Stuart parvint au rez-de-chaussée, le phoco s'y trouvait encore : il n'avait pas entamé la difficile descente vers le sous-sol.

« 72 », lança Stuart au passage.

Le phoco rougit et balbutia : « Je suis né en 1964, ça n'a rien à voir avec cette explosion. »

Alors que Stuart franchissait le seuil pour s'engager sur le trottoir, le phoco lui cria d'une voix insistante : « C'est à cause du médicament ! La thalidomide ! Tout le monde le sait. »

Stuart ne répondit pas ; il continua vers le café.

Le phocomèle éprouvait de la difficulté à manœuvrer son chariot pour descendre jusqu'au sous-sol où les dépanneurs travaillaient à leur établi, mais, au bout d'un certain temps, il réussit dans son entreprise en s'accrochant à la rampe par les prothèses en forme de mains que lui avait généreusement fournies le gouvernement des États-Unis. Ces extensions n'étaient en réalité pas fameuses : il y avait des années qu'on les lui avait adaptées et elles étaient non seulement usées en partie, mais aussi tout à fait dépassées, comme il l'avait appris en lisant les publications spécialisées. En

théorie, le gouvernement devait les remplacer par des modèles plus récents, comme c'était spécifié dans le décret Remington. Aussi Hoppy avait-il écrit en ce sens au sénateur le plus ancien de la Californie, Alf M. Partland. Toutefois, il n'avait pas jusqu'à présent reçu de réponse. Mais il était patient. Il avait souvent écrit à des sénateurs sur des sujets très divers et souvent les réponses arrivaient très en retard, ou bien c'étaient de simples circulaires, ou encore il n'y avait pas du tout de réponse.

Cependant, dans ce cas précis, Hoppy Harrington avait la loi de son côté et ce n'était qu'une question de temps pour qu'il force une autorité quelconque à lui donner ce qui lui revenait. Il se sentait intransigeant sur ce point, patient et intransigeant. Il *fallait* qu'on l'aide, qu'on le veuille ou non. Son père, éleveur de moutons dans la vallée de Sonoma, l'avait bien dressé à toujours exiger ce à quoi il avait droit.

Des sons rugissants. Les réparateurs étaient à l'œuvre. Hoppy fit une halte, ouvrit la porte et se trouva face aux deux hommes derrière le long établi encombré d'instruments de mesure, de cadrans, d'outils et de récepteurs de télé à tous les stades du démontage. Personne ne fit attention à lui.

Et, tout d'un coup, l'un d'eux le surprit en lui adressant la parole : « Écoute. Le travail manuel est méprisé. Pourquoi ne prends-tu pas une profession d'intellectuel ? Tu n'as qu'à retourner à l'école passer tes examens ! » Le réparateur le regardait fixement.

Non, pensa Hoppy, je préfère travailler avec... mes mains.

« Tu pourrais devenir un savant », enchérit le second sans cesser de s'affairer ; il vérifiait un circuit au volt-mètre.

« Comme Bluthgeld », répondit Hoppy.

Le réparateur éclata d'un rire de sympathie et de compréhension.

« Monsieur Fergesson a dit que vous me donneriez quelque chose à faire, reprit Hoppy. Une réparation facile, pour commencer. D'accord ? »

Il attendit, inquiet parce qu'ils ne réagissaient pas ; puis l'un d'eux désigna un tourne-disque à chargeur.

« Qu'est-ce qu'il a ? s'enquit Hoppy en examinant l'étiquette de devis. Je suis sûr que je peux l'arranger.

— Ressort cassé, dit un des hommes. Il ne s'arrête plus après le dernier disque.

— Je vois », dit Hoppy. Il souleva le tourne-disque à l'aide de ses prothèses et roula jusqu'au bout de l'établi où il y avait un espace libre. « Je vais travailler ici. »

Les dépanneurs ne protestèrent pas, aussi ramassa-t-il une paire de pinces. *C'est facile. Je me suis exercé à la maison.* Il se concentra sur le tourne-disque, mais sans pour autant cesser d'observer les deux hommes du coin de l'œil. *Je me suis exercé souvent, ça marche presque toujours, et chaque fois je gagne en précision et en rapidité. Un ressort, c'est petit, aussi petit que n'importe quoi. Si léger qu'il suffirait de souffler dessus. Je vois la rupture en toi. Les molécules de métal qui ne se touchent plus comme avant.* Il se concentra sur ce point, tenant la pince de façon que l'ouvrier le plus proche ne voie rien, et feignit de tirer comme pour essayer de déloger le ressort.

Quand il eut terminé, il sentit que quelqu'un se tenait debout derrière lui, qui l'observait depuis un moment. Il se tourna pour voir Jim Fergesson, son patron, qui ne disait rien, mais qui restait planté là, les mains enfoncées dans les poches, une curieuse expression sur le visage.

« C'est fait, annonça Hoppy avec nervosité.

— Voyons ça », déclara Fergesson. Il prit le tourne-disque, l'éleva dans la lumière des tubes fluorescents.

M'a-t-il vu ? Comprend-il, et, si c'est le cas, que pense-t-il ? Est-ce que ça le contrarie ? Est-il... horrifié ?

Le silence se prolongea tandis que Fergesson inspectait le tourne-disque. « Où as-tu trouvé le ressort neuf ? demanda-t-il soudain.

— Il traînait là », répondit aussitôt Hoppy.

Ça marchait. Si Fergesson avait vu, il n'avait pas compris. Le phocomèle se décontracta, heureux. Un plaisir souverain remplaçait son inquiétude. Il sourit aux deux dépanneurs, cherchant des yeux le nouveau travail qu'on allait lui confier.

« Cela ne t'énerve pas qu'on te regarde ? lui demanda Fergesson.

— Non. Les gens peuvent m'examiner autant qu'ils le veulent. Je sais que je suis différent. On me regarde depuis ma naissance.

— Je voulais dire pendant que tu travailles.

— Non, répondit Hoopy d'une voix qui lui sembla peut-être un peu trop forte. Avant que j'aie un chariot, avant que le gouvernement m'ait fourni quelque chose, mon père me transportait sur son dos dans une sorte de havresac. Comme un bébé indien. » Il eut un rire mal assuré.

« Je comprends, dit Fergesson.

— C'était du côté de Sonoma, reprit Hoppy. C'est là que j'ai été élevé. On avait des moutons. Une fois un bélier m'a filé un coup de corne et j'ai volé dans les airs. Comme un ballon. »

Il rit de nouveau. Les deux dépanneurs avaient interrompu leur travail et le regardaient en silence.

« Je parie que t'as continué à rouler quand t'es retombé au sol, finit par dire l'un d'eux.

— Oui », répondit Hoppy sans cesser de rire.

Tout le monde riait à présent, lui, Fergesson et les deux réparateurs. Ils imaginaient le spectacle : Hoppy Harrington, sept ans, sans bras ni jambes, rien qu'un torse et une tête, roulant par terre en hurlant de frayeur et de douleur... Mais c'était drôle, il le savait. Il le racontait de façon amusante et rendait ainsi la chose comique.

« Tu es tout de même mieux logé maintenant, avec ton chariot, dit Fergesson.

— Oh, oui ! Et je suis en train d'en préparer un nouveau, de ma conception, entièrement électronique... J'ai lu un article sur les liaisons cérébrales. On les applique en Suisse et en Allemagne. Les connexions sont établies directement avec les centres moteurs du cerveau, si bien qu'il n'y a pas de délai de réponse. On arrive à se déplacer même plus vite qu'un... qu'un organisme physiologique normal. » Il avait failli dire « qu'un *humain* » ! « J'aurai mis le mien au point d'ici deux ans. Et ce sera un perfectionnement même par rapport aux modèles suisses. Alors, je pourrai me débarrasser de toute cette ferraille gouvernementale. »

Fergesson adopta son ton officiel et solennel : « J'admire ton courage. »

En riant, Hoppy bégaya un peu : « M... merci, monsieur Fergesson. »

Un des dépanneurs lui tendit un tuner multiplex. « Il y a de la dérive. Essaie de régler ça.

— D'accord, dit Hoppy en prenant l'objet dans ses doigts métalliques. Je trouverai bien. J'ai l'habitude : j'en ai fait, des réglages, à la maison ! »

C'était le travail qu'il trouvait le plus facile de tous : il avait à peine besoin de se concentrer sur l'instrument. On eût dit un boulot sur mesure pour lui-même et ses aptitudes.

En regardant le calendrier au mur de sa cuisine, Bonny Keller vit que c'était le jour où son ami Bruno Bluthgeld devait voir son psychiatre, le docteur Stockstill, à son cabinet de Berkeley. En fait, Bluthgeld avait déjà vu Stockstill, avait suivi sa première séance de thérapie et était parti. Il devait sans doute rouler à présent en direction de Livermore pour regagner son bureau au Laboratoire de Radioactivité, où elle avait elle-même travaillé bien des années plus tôt, avant d'être enceinte. C'était là qu'elle avait fait la connaissance du Dr Bluthgeld, en 1975. Elle avait à présent trente et un ans et vivait à West Marin, où son mari, George, était directeur adjoint de l'école primaire, et elle était très heureuse.

Ou plutôt, non, pas *très* heureuse. Juste modérément heureuse, dans les limites du supportable. Elle continuait à suivre une analyse – une fois par semaine au lieu de trois, maintenant – et, sous de nombreux angles, elle comprenait mieux sa nature, ses impulsions inconscientes et ses déformations systématiques de la réalité, exprimées en parataxes. Six ans d'analyse lui avaient fait du bien, mais elle n'était pas guérie. Il n'existait d'ailleurs pas de guérison : la « maladie », c'était la vie même, et il fallait une croissance constante (ou plutôt une adaptation croissante à la vie), sinon il en résulterait la stagnation psychique.

Elle était résolue à ne pas stagner. Pour le moment, elle lisait *Le Déclin de l'Occident*¹ dans la version originale en allemand. Elle en avait absorbé cinquante pages et cela valait vraiment la peine. Qui donc l'avait lu, parmi ses relations, même en traduction anglaise ?

1. Ouvrage d'Oswald Spengler, traduit en français en 1933. En allemand : *Der Untergang des Abendlandes* (1918-1922).

Son intérêt pour la culture allemande, sa production littéraire et philosophique, s'était éveillé des années auparavant, quand elle avait rencontré le Dr Bluthgeld. Bien qu'elle eût étudié l'allemand trois ans à l'université, elle n'y avait pas vu un domaine essentiel pour sa vie adulte. Comme un tas d'autres choses qu'elle avait consciencieusement apprises, c'était tombé dans l'inconscient dès qu'elle avait obtenu ses diplômes et pris un emploi. La présence magnétique de Bluthgeld avait ranimé et élargi nombre de ses curiosités académiques, son amour de la musique et des arts... Elle devait beaucoup à Bluthgeld et lui en était reconnaissante.

Aujourd'hui, bien sûr, Bluthgeld était malade, et presque tout le monde le savait à Livermore. Cet homme avait une conscience exigeante et il n'avait plus cessé de souffrir depuis l'erreur de 1972... qui – tous ceux qui étaient à Livermore à l'époque en convenaient – ne lui incombait pas particulièrement. Ce n'était pas son fardeau personnel, mais il l'avait fait sien, et il s'en était rendu malade, un peu plus chaque année.

Bien des gens qualifiés et des instruments de premier ordre ainsi que les meilleurs ordinateurs de l'époque avaient eu leur responsabilité dans les calculs erronés... erronés non pas en fonction de la somme des connaissances disponibles en 1972, mais par rapport à la situation réelle. Les masses énormes de nuages radioactifs n'avaient pas dérivé comme prévu, mais avaient été attirées par le champ de gravité terrestre et étaient entrées dans l'atmosphère. Personne n'en avait été plus étonné que le personnel de Livermore. Naturellement, on comprenait mieux à présent les effets de la Couche Jamison-French. Même les magazines populaires comme *Time* et *US News*

étaient en mesure d'expliquer clairement ce qui s'était passé, et pourquoi. Mais neuf ans s'étaient écoulés.

En songeant à la Couche Jamison-French, Bonny se rappela l'événement du jour, qu'elle était en train de manquer. Elle alla aussitôt au salon allumer la télévision. *Avait-elle déjà été mise à feu ?* se demandait-elle en consultant sa montre. *Non, pas avant une demi-heure.* L'écran s'éclaira et la fusée était bien là, encadrée de sa tour de lancement, entourée de gens, de camions, d'appareils... Elle était encore au sol et il était probable que Walter Dangerfield et sa femme n'avaient même pas encore embarqué.

Le premier couple à émigrer vers Mars, se dit-elle avec malice, se demandant quels pouvaient être les sentiments de Lydia Dangerfield en un pareil moment... Cette grande blonde qui savait que leurs chances de parvenir sur Mars s'établissaient autour de soixante pour cent. Un matériel formidable, des excavations et des constructions de grande ampleur les attendaient, mais s'ils étaient carbonisés en route ? De toute façon, cela impressionnerait le bloc soviétique, qui n'avait pas réussi à implanter sa colonie sur la Lune. Les Russes étaient morts avec entrain, de suffocation ou de faim, personne ne le savait au juste. Bref, la colonie avait disparu. Elle était sortie de l'Histoire avec autant de mystère qu'elle y était entrée.

L'idée que la NASA n'envoyait qu'un couple, homme et femme, au lieu d'un groupe, l'effarait. Elle sentait d'instinct que c'était courir à l'échec que de ne pas répartir les chances un peu au hasard. *Il aurait dû y avoir quelques personnes partant de New York, quelques autres de Californie,* songea-t-elle en observant sur l'écran les techniciens qui procédaient aux dernières vérifications. *Comment appelle-t-on cela ? Compenser les risques ? Bref, on ne doit pas mettre tous*

ses œufs dans le même panier... Pourtant, la NASA avait toujours procédé de la même manière : un seul astronaute à la fois, dès le début, et beaucoup de publicité. Quand Henry Chancellor, en 1967, avait été carbonisé sur le débarcadère spatial, le monde entier l'avait vu à la télévision – accablé de douleur, bien sûr, mais tous avaient cependant pu regarder. La réaction du public avait retardé de cinq ans l'exploration spatiale en Occident.

« Comme vous le voyez, annonça le commentateur de la NBC d'une voix douce mais insistante, on procède aux ultimes préparatifs. On attend d'un instant à l'autre monsieur et madame Dangerfield. Permettez-moi de vous rappeler une fois encore les énormes efforts entrepris pour garantir... »

Des salades, se dit Bonny Keller, qui, avec un frisson, éteignit le poste. *Je ne peux pas regarder ça.*

Pourtant qu'avait-elle d'autre à faire ? Se ronger les ongles pendant les six heures à venir – les deux semaines à venir, en fait ? La seule solution aurait été de *ne pas* se rappeler que c'était le jour du lancement du Premier Couple. Toutefois, il était un peu tard pour n'y plus penser !

Elle aimait les évoquer en ces termes : *le premier couple*. Comme dans une ancienne histoire sentimentale de science-fiction. Adam et Ève revus et corrigés, sauf qu'en réalité Walt Dangerfield n'avait rien d'un Adam. Il donnait plutôt l'impression d'être le dernier, et non le premier des hommes, avec son esprit retors et mordant, sa façon de parler tranchante, presque cynique, devant les reporters. Bonny l'admirait ; Dangerfield n'était pas un voyou, ni un jeune automate blond aux cheveux taillés en brosse, attelé à la dernière mission de l'Air Force. Walt avait une personnalité, et c'est sans doute pourquoi la NASA l'avait choisi. Ses

gènes... Ils étaient certainement bourrés à craquer d'une culture de quatre mille ans, l'héritage de l'humanité tout emballé ! Walt et Lydia fonderaient une Terra Nova, il y aurait sur Mars des tas de petits Dangerfield compliqués qui se baladeraient en déclamant des choses intellectuelles, avec pourtant ce trait amusant de pure moquerie qui caractérisait Dangerfield.

« Imaginez que c'est une longue autoroute, avait une fois répondu Dangerfield à un reporter qui lui parlait des dangers du voyage. Un million de kilomètres, dix voies de passage... Pas de circulation venant d'en face, pas de camions lents. Imaginez qu'il est quatre heures du matin... qu'il n'y a que votre seule voiture, aucune autre. Alors, comme on dit, pourquoi s'en faire ? »

Puis il avait eu son bon sourire.

Bonny se pencha pour rallumer la télé.

Sur l'écran s'affichait le visage rond à lunettes de Walt Dangerfield ; il était en combinaison spatiale (à l'exception du casque) et Lydia se tenait près de lui, silencieuse, pendant qu'il répondait aux questions.

« Il paraît... (Walt parlait d'un ton traînant en remuant la mâchoire comme pour mastiquer la question avant de répondre.) qu'il y a à Boise, dans l'Idaho, une CVD qui s'inquiète pour moi. » Il leva les yeux pour répondre à quelqu'un au fond de la pièce : « Une CVD ? Eh bien, c'est ainsi que le grand et défunt Herb Caen appelait les Charmantes Vieilles Dames. Il y en a toujours une partout... Peut-être même sur Mars, où elle sera notre voisine. Bref, celle de Boise, si je comprends bien, est un peu inquiète à notre sujet, Lydia et moi. Elle a peur qu'il nous arrive quelque chose. Alors elle nous a envoyé un porte-bonheur. »

Il le montra, le tenant gauchement dans le gros gant de sa combinaison. Les reporters murmuraient entre eux, amusés.